

Jean Zoubar

Mortelle Pistache

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jean Zoubar, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À Jean-No

Yves quitta sa chaise à contrecœur. Thierry, son collègue, lui adressa un sourire narquois, genre « eh ouais, mon gars, aujourd'hui c'est toi qui t'y colles » puis augmenta le son du morceau de heavy metal sur son Ipod.

Près de la porte d'entrée, une poignée de gamins s'étaient déjà agglutinés, portant dans des sacs à dos leurs affaires de piscine. Le prof n'était pas encore là, sans doute en train d'avalier des cachetons contre la déprime et les parents s'étaient barrés très vite, trop contents de se débarrasser de leurs pénibles gniards. Le jour cra-cra se levait, semblable à un mollard de tuberculeux. Depuis le début de semaine, le temps ressemblait à une maladie plus ou moins sérieuse, lundi, eczéma, mardi, hépatite, mercredi, tumeur.

Yves passa devant la caisse à l'intérieur de laquelle Péguy lisait une revue people.

« Alors, elle est retournée avec son mec l'autre pouffe ? », lança-t-il sur un ton railleur.

La femme noire aux lunettes colorées ne leva même pas les yeux sur lui, poursuivant sa lecture.

Il fit une grimace hideuse et passa la porte à double battants qui débouchait sur les vestiaires des mecs.

Qu'allait-il trouver encore ?

Pour lui, passer cette porte c'était comme pénétrer avec un bouquet de fleurs dans un saloon occupé par les pires raclures de la terre.

Pas plus tard qu'avant-hier, un type s'était lâché aux douches. Deux colombrins miteux en forme de rictus

obscènes. Malgré la proximité des chiottes (deux pas et on y était !), l'enfoiré avait quand même baissé son froc et fait sa petite affaire. Tranquille, in the pocket ! Souvenirs d'anus-York ! Comme à la maison ! Pépère !

Et qu'on n'accuse pas la gastro ! Une gastro, c'est dans la tête ! Ça se contrôle, se dresse ! On lui donne un ordre et elle fait la belle ! Non, l'acte était totalement délibéré, porcine, traître. Surtout que ce n'était pas la première fois que ces deux colombrins le narguaient. La semaine précédente, il était tombé sur les deux semblables exactement au même endroit. Et au début du mois, pareil !

À croire que quelqu'un avait Yves en travers !

À cause des nombreuses prises de tête qu'il avait eues avec les clients, il n'aurait su dire qui était le coupable. Cependant ses soupçons s'orientaient sur un petit rondouillard portant un slibard bleu et un bonnet beige avec qui il avait eu une engueulade trois mois auparavant (l'homme voulait rentrer avec ses pompes dans les vestiaires). Malheureusement, malgré ses inspections, il ne l'avait jamais surpris. Seul le sourire vicelard qu'arborait l'ignoble à chaque fois qu'il s'en allait attestait de sa bassesse. C'était mince et... rageant.

Si la ville l'avait augmenté, il aurait bien employé un détective privé pour mener l'enquête. Mais bon fallait pas rêver, c'était pas demain la veille. En période de restriction budgétaire, c'est bien connu, les petits salaires trinquent. Pas comme les balèzes, ceux des maîtres-nageurs.

Dès son entrée dans la pièce, il repéra un porte-habits au sommet des casiers. Avec une expression lasse, il le saisit et le remit à sa place.

« Même pas foutus de ranger », maugréa-t-il dans sa

barbe.

S'il reconnaissait que les porte-habits étaient encombrants, il ne comprenait toujours pas pourquoi ceux qui ne voulaient pas s'en servir ne les réintégraient pas dans leurs casiers. Était-ce plus dur que de les sortir ? Ou bien les gars appartenaient à la confédération générale des enfoirés qui laissent traîner partout leurs merdes du moment que c'est pas chez eux et que les autres ramassent.

Bon, pour l'instant, juste un seul de ses représentants s'était manifesté. Cependant, il n'avait pas jeté de coup d'œil de l'autre côté des cabines. Les grands jours de rassemblement de ces énergumènes, une dizaine de porte-habits pouvaient joncher le sol et former des tas jaune et rouge fluo casse-gueule.

À part quelques flaques d'eau dans les cinq premières cabines, tout était ok. Pour une fois, personne n'avait glavioté. Ou vomi. Ou écrit au marqueur une promesse de fellation à des horaires impossibles (pourtant les horaires pendant et hors vacances scolaires de la piscine étaient affichés en gros à l'entrée – s'il les avait lus, le mec aurait sucé autre chose que le vent).

Yves se surprit à siffloter. Il s'arrêta aussitôt lorsqu'il vit une chose inhabituelle sur le sol. Un liquide rouge provenant de la deuxième section des vestiaires. Il l'enjamba, interdit. Qu'allait-il découvrir encore ?

Sa stupéfaction se changea en épouvante lorsque son regard remonta le cours du fleuve naissant. Allongé par terre sur le dos, un jeune homme en short de bain se tenait des deux mains la poitrine. Elle était ensanglantée.

Yves se précipita vers lui :

« Monsieur, ça va ? »

L'autre ne répondit rien.
Forcément, il était mort.

« Je crois que c'est là », fit Martha en désignant le KFC qui se trouvait au bout de la rue.

Martha était une petite femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux encore noirs et mi-longs. Elle portait un manteau beige ainsi qu'un chapeau marron sur lequel un coquelicot en tissu défiait le temps et l'hiver. Son mari qui la suivait était à peine plus haut qu'elle et affichait un air hagard permanent comme s'il venait de naître.

« Tu es sûre ? »

Elle hocha de la tête et pénétra dans le fast-food. Passé le pas de la porte, elle marqua un arrêt. Comme c'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans ce genre d'endroit, elle n'était pas à l'aise. Distrain par un coup de klaxon, son mari se cogna contre elle.

« Tu pourrais faire attention ! » le houspilla-t-elle.

« C'est pas de ma faute, c'est toi qui t'arrêtes !

- Albert ! » dit-elle sur un ton ne souffrant pas la réplique.

Tout de suite, un fort bruit de mastication attira son attention. Il était produit par un homme de forte corpulence au fond de la salle.

Elle sourit :

« Je crois que c'est lui »

Albert aurait pu le lui confirmer vu qu'à part le jeune employé boutonneux qui se liquéfiait sur sa caisse c'était la seule personne présente. Vexé, il garda cependant le silence.

« Monsieur Bone ? » demanda-t-elle avec circonspection.

L'homme qui avait la tête plongée dans un récipient grand format se redressa. A la vue de son visage barbouillé de sauces et de chapelure, Martha eut un mouvement de recul.

« En personne. Que puis-je pour votre service ? »

L'homme s'essuya la bouche du revers de la main puis lui adressa un sourire graisseux.

Malgré ce qu'il avait affirmé, Martha était envahie par le doute. Était-ce bien lui le célèbre détective privé qui avait résolu tant d'affaires ? Elle qui était restée sur le modèle de Sherlock Holmes venait de se prendre un magistral coup de boule-balayette.

« J'déconne », reprit jovialement Ricky Bone, « j'ai été averti par ma secrétaire de votre venue. »

Il désigna son vieux téléphone portable à côté d'un sachet entamé de frites.

« C'est fou, la technologie. Y'a des jours, je me dis : tu te rends compte qu'à n'importe quel moment, tu peux envoyer un texto et je suis heureux... Mais je vous en prie asseyez-vous. »

Moins sensible aux apparences que sa femme, Albert s'exécuta immédiatement. Avec une réticence non dissimulée, Martha s'assit à son tour. Elle ôta son chapeau précipitamment comme par crainte que sa fausse fleur ne soit contaminée par le spectacle affreux.

Le détective privé poussa le récipient de bouffe sous leurs nez.

« Si vous voulez des Hot wings, faites comme chez vous. Elles sont délicieuses. »

Le mari ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit une aile enveloppée dans son cocon de chapelure.

« Albert ! » le réprimanda sa femme.

« Ben quoi ? Il nous a proposé !

- Il est à peine 10 heures !

- Si je puis me permettre, intercèda Ricky Bone, y'a pas d'heure pour manger ce genre de truc. Et ça vaut bien quatre pains au chocolat d'une boulangerie de luxe. »

Sentant le regard lourd de reproche de sa femme, Albert n'osait pas porter le morceau de viande pimentée à sa bouche.

« En plus », continua le détective privé en désignant un grand gobelet pourvu de deux pailles, « ça passe tout seul avec un Spraillepegina. »

Il ne laissa pas le temps à ses interlocuteurs d'être stupéfaits.

« C'est un mélange de Sprite, Pepsi et Orangina » expliqua-t-il sur un ton doctoral. « Une invention de ma pomme. Le dosage est primordial. un tiers de limo, un quart de coke et un tiers d'orangeade. »

« Vous devriez déposer le brevet », suggéra Martha, sarcastique.

« Tiens, pas con, j'y avais pas pensé. »

Il leva son menton en direction du mari qui restait pétrifié :

« Ben alors vous mangez pas ?

- C'est que je ne sais plus très bien si j'en ai encore envie. Est-ce vraiment bon ?

- Comment ? Vous ne connaissez pas ? »

Ricky Bone héla l'employé boutonneux, le tirant de sa léthargie :

« Eh Tony ! Ramène-nous donc un menu Tower et deux Krunchy ! Pour la boisson, t'inquiète... »

Un brin irritée, Martha l'interrompit :

« Non, continuez votre rêve et laissez vos seaux à leur place, monsieur. Nous préférons attendre midi. »

« Allons profitez-en, c'est moi qui régale ! », insista Ricky Bone, grand seigneur. « Enfin, je le défalquerais de votre note. »

« J'ai dit que nous n'avions pas faim ! » s'emporta Martha. Elle arracha de la main de son mari la hot wing et la remit dans le récipient : « Et toi, pourquoi en as-tu pris ? Tu sais très bien que c'est mauvais pour ton cholestérol ! »

Ricky Bone récupéra l'aile maudite et n'en fit qu'une bouchée :

« Che priver de che déliche pour che petit problème ch'est dommage. »

Martha repoussa le récipient vers le détective privé qui recracha les os broyés dedans. Elle réprima un haut le cœur.

« Nous ne sommes pas venus pour déguster ces spécialités américaines, monsieur Bone. Nous sommes... »

Un bruit répugnant de succion recouvrit ses paroles. Les deux pailles dans la bouche, le détective privé engloutissait son immonde soda.

Les mains de Martha se crispèrent sur son sac à main.

S'il éructe, pensa-t-elle, on s'en va.

Mais le rot ne vint pas. Reposant son gobelet sur la table, l'homme corpulent fronça les sourcils à la manière d'un ausculteur de l'inconscient.

« Je vous écoute. »

Martha soupira :

« Tout d'abord, permettez-moi de vous dire que votre jeune secrétaire n'est pas des plus compétentes. »

Ricky Bone eut un haussement d'épaules blasé. Ce

n'était pas la première fois qu'on lui disait ce genre de chose au sujet de Julia. Et ce ne serait certainement pas la dernière. Malgré ses conseils, sa nièce n'en faisait qu'à sa tête. Néanmoins, il avait quand même obtenu d'elle qu'elle se fringue à peu près correctement et qu'elle respecte à peu près les horaires. C'était déjà beaucoup. Pour le reste, il ne pouvait compter que sur l'œuvre de la maturité. Si bien sûr le germe en elle n'avait pas crevé.

« Elle était tellement accaparée par son Facebook », continua Martha qui avait besoin de vider son sac, « que c'est à peine si elle nous a regardés. »

« Arf, la jeunesse », tenta piteusement de botter en touche le détective.

« Et vous savez ce qu'elle m'a répondu lorsque je lui ai dit qu'elle pourrait mieux nous accueillir ? »

Ricky Bone secoua nerveusement son gobelet plein de glaçons.

« Que non, parce qu'elle se faisait des amis.

- Si on en venait à l'objet de votre visite. »

La femme acquiesça. Tout en ouvrant son sac en cuir, son visage se chiffonna et il crut qu'elle allait chialer.

« Vous avez sans doute entendu parler du meurtre qui a eu lieu la semaine dernière à la piscine...

- Tout à fait, dans les vestiaires, un jeune homme a été poignardé en plein cœur. Il s'appelait Sacha Toussaint »

Il y eut un silence. La femme fouillait toujours dans son sac, poussant divers objets d'un côté puis de l'autre. Un rouge à lèvres faillit tomber qu'elle rattrapa in extremis. Sa voix s'affola : « Ah bon dieu, où l'ai-je donc mise ? » Le regard de Ricky Bone croisa celui du mari qui se vouta comme pour rentrer dans sa coquille. Le coude appuyé sur

sa caisse et le poing soutenant sa tête anguleuse, Tony fixait la poubelle en face de lui. Aux cuisines, d'autres employés parlaient de leur jour de congé passé trop vite. La chambre froide ronronnait.

« Ah voilà ! » s'écria-t-elle en brandissant une photo couleur. Elle la tendit à Ricky Bone. On y voyait le jeune homme assassiné tout sourire en train de tendre une flûte pleine de champagne vers l'objectif.

« C'était notre fils », annonça-t-elle d'une voix étranglée. Elle toussa pour démêler les nœuds dans sa gorge.

Son mari lui saisit la main.

« C'est la dernière photo qu'on ait prise de lui. Il nous quittait pour suivre des études dans une école de commerce. Je ne pensais pas que ce serait définitif. »

« Martha », fit sur un ton suppliant son mari.

« Pour qu'il puisse étudier dans les meilleures conditions, on lui avait acheté un studio dans la ville. Il était d'un tempérament si indépendant qu'il nous promettait de nous rembourser intégralement une fois qu'il deviendrait directeur du marketing. »

Ricky Bone contempla la photo. Avec son menton carré, ses yeux avides, sa coupe dans le vent et son sourire banana split, le jeune Sacha avait bien le physique d'un directeur de marketing. Ou de comique de talk show, payé au faux rire et à la vanne pourrie.

Nouveau silence. D'irrépressibles sanglots secouèrent Martha. Ricky Bone prit les rênes de l'entretien :

« Vous souhaitez donc que je trouve qui a tué votre fils. »

« C'est ça », renifla-t-elle, « nous sommes persuadés que la police n'arrivera à rien. On l'a vu dernièrement sur un reportage à la télé. » Elle se tourna vers son mari qui

acquiesça. « Faute de moyens, ils ont de plus en plus de mal à résoudre les affaires de crime. Je ne veux pas que le meurtrier de mon fils ait la moindre chance de s'en sortir. »

En disant ces derniers mots sa voix avait changé. Ricky Bone aurait juré qu'elle était sortie du fin fond de ses entrailles, l'équivalent des égouts de la ville.

« J'ai bien compris », fit-il.

« Non, vous ne m'avez pas compris », poursuivit-elle sur le même ton glaçant, « quand je dis que je ne veux pas que son meurtrier s'en sorte, c'est que je ne veux plus qu'il respire. »

« Arf, je vois », tilta Ricky Bone, « vous voulez que je le refroidisse. »

Pour la première fois depuis leur entrevue, le visage de la femme s'éclaira :

« Dans le mille ! »

Le commissariat du quatorzième district était un bâtiment moche aux fenêtres comme des meurtrières et aux murs défraîchis. Il était le seul à posséder une morgue dans ses sous-sols qui, à l'occasion, servait également de salle des fêtes pour la police. Les mauvaises langues et les voyous prétendaient que lors de ces soirées arrosées, les flics faisaient avec les morts des choses pas très catholiques. On racontait qu'une fois, par exemple, ils avaient foutu deux maccab' en uniforme à l'accueil pour éloigner les plaintifs. C'était sans doute la raison pour laquelle cette expérience de morgue ne s'était pas développée. Les poulets ayant un goût trop prononcé pour la farce.

Ricky Bone incrusta un morceau de sa grosse amerloque dans une place à tuture bibobos abonnés à une salle de remise en forme.

Un vieil homme l'aborda :

« J'en crois pas mes yeux. Une Pounetiaque !

- Parisienne, s'il vous plaît », fanfaronna le détective privé.

- Années 80, roucoula le vieil homme en inspectant l'habitable.

- 82 pour être plus précis.

- Spacieuse !

- Avec un coffre dans lequel on pourrait mettre trois cadavres. Et qui s'ouvre de l'intérieur quand les flics veulent y jeter un coup d'œil.

- Avec la douce musique d'ouverture des portes comme une comptine pour enfant.

- Et qui consomme comme quatre.

- Et qui pollue sans relâche. »

Les deux hommes s'esclaffèrent. Le vieux lâcha un mollard vert sur l'asphalte. Deux lueurs enfantines passèrent dans ses yeux délavés.

« Dites, vous me feriez faire un...

- Arf, pas le temps aujourd'hui » le coupa Ricky Bone.

Le visage du vieux se ferma.

« Cependant si je vous revois à nouveau, je vous promets de vous prendre dans ma caisse et de vous la laisser conduire. »

Le vieux molarde encore.

« Vous promettez ! » rugit-il en lançant sur le détective privé un regard de braise.

Ricky Bone fixa dubitativement le deuxième mollard sur le sol.

« Euh... Normalement, c'est pas à la fin qu'on crache ? »

À l'intérieur du commissariat, le jeune agent à l'accueil ne répondit pas à son salut, accaparé par l'écran de son ordinateur. « Encore un qui doit se faire des amis » pensa-t-il en grimant les marches menant au premier étage.

Parvenu à l'open space mêlant mœurs, crim' et stups, il ne s'offusqua pas de ce que tout le monde l'ignore. Un pot avait lieu et le chef débitait machinalement son speech de circonstance. Ricky Bone s'approcha de l'inspecteur Ziborsky :

« Il a pas maigri, le boss ? »

« Tiens Bone, fit l'homme barbu en lui jetant un regard

oblique. Non, c'est toujours l'impression qu'on a quand on ne l'a pas vu depuis longtemps. Mais il a pas bougé.

- Pourtant, ses joues sont plus creuses. Et ses yeux plus enfoncés.

- Tu te fais des idées, je t'assure. Le boss pète la forme. Pour preuve, il revient d'un mois de vacances. Ce que tu interprètes comme de la dépression c'est juste du décalage horaire.

- Où a-t-il été ?

- Tokyo au Japon, saké et geishas à gogo. Si avec ce régime tu te requinques pas... »

Ricky Bone eut une moue sceptique. Il se souvenait que sur un mur de son bureau le boss avait affiché un poster de la ville de Tokyo by night. Son petit doigt lui disait que ce n'était pas à cause de l'alcool de riz et des putes en peignoir à fleurs.

« Je vois pas Bernard. Il est pas là ? »

Au temps où il avait encore l'insigne, Ricky Bone était le seul à réellement communiquer avec l'inspecteur Didier Bernard. Détesté par ses autres collègues, le flic à queue zarbie de cheval était un véritable électron libre. Rarement à son bureau, personne ne savait sur quoi il enquêtait vraiment. Comme il était de notoriété publique que du sang gitan coulait dans ses veines, certains prétendaient qu'il faisait des trafics. Les plus virulents ajoutaient même qu'à la place du flingue réglementaire, il possédait un couteau de service.

Ziborsky ricana :

« T'as déjà vu Bernard à un pot, toi ? »

Le détective acquiesça. Question idiote.

« Pot de départ de qui ? »

Au même moment, il vit le boss céder sa place à l'inspecteur Tétris.

« Arf, bien sûr, Tétris, depuis le temps qu'il voulait se barrer... »

- Ouaip, approuva Ziborsky. Il a réussi le concours de prof de français.

- Ils lui ont donné tu veux dire. Sont pas cons à l'éducation nationale. Pour endiguer la violence à l'école le plus efficace est encore de recruter chez les flics. »

Hennissements de Ziborsky. Ricky Bone lorgna du côté du buffet constitué de quiches, de salades, de charcuterie, de tartes salées, de tartes sucrées, de cacahuètes et de chips. Son palais s'humidifia. L'envie de fendre l'assemblée devant lui et de se gaver l'étreignit.

« Tu trembles ? T'as froid ? »

Ricky Bone secoua la tête.

« Sais-tu qui bosse sur l'homicide de la piscine ? »

- Of course, retourne-toi. »

Le détective privé s'exécuta.

Au fond de la salle, une épaisse chevelure rousse et bouclée dépassait d'une cloison et frémissait par intermittence.

« C'est la nouvelle de la maison » précisa Ziborsky, « l'inspectrice Linda Bodigar. Un phénomène. »

À cet instant, les flics refluèrent comme un seul homme vers le buffet. Tétris venait de terminer son discours. Avec un petit sourire en coin, Ziborski suivit le mouvement :

« À ta place, j'irais la voir tout de suite, elle va pas tarder à se casser. »

Ricky Bone sentit sa pomme d'Adam grossir dans sa gorge. Déjà ses anciens collègues bâfraient. La chorale

enchanteresse des bouches mastiquantes parvenait à ses oreilles. Chips et cacahuètes craquaient avec volupté, tartes sucrées et salées crissaient délicieusement et la charcutaille déchiquetée fredonnait son émouvante balade caoutchouteuse. Et là-bas, tout à l'opposé, un bout de la chevelure rouge de l'inspectrice Bodigar, sorte de créature apocalyptique aux intentions malfaisantes.

Alors qu'il allait faire un pas vers le buffet, son boss le reconnut :

« Ricky Bone ! Quelle bonne surprise ! »

Heureusement une vague d'ex-collègues le submergea avant que celui-ci aille à la rencontre du détective privé. Vite, Ricky Bone tourna les talons et se dirigea vers l'inquiétante touffe.

Au fur et à mesure qu'il s'en approchait, le bout de son engin perforateur se dressa. Une forte concentration d'ondes sexuelles flottait dans l'air ainsi qu'une subtile odeur fruitée, de pêche ou d'abricot.

À la vue de Linda Bodigar, Ricky Bone oublia complètement le buffet. Les cheveux couvrant ses épaules, la même possédait tout ce qu'il fallait où il fallait, en surplus. Comme si la nature avait fait fi de la crise au moment de la créer. Allez, hop, marre des économies et des maigres, plus de cuisse, de nichon et de cul pour toi. J'augmente par-dessus le marché ton sex appeal. Rien qu'en t'apercevant, les sécrétions masculines vont atteindre des sommets. J'atténuerai le phénomène en produisant d'autres maigres.

Toujours en expansion, Popaul smackait son nombril.

« Vous n'êtes pas rousse », dit-il.

La jeune femme cessa de regarder l'écran de son

ordinateur :

« Ricky Bone, le fameux Ricky Bone, en chair et en os. »

Elle posa un regard furtif au niveau de son entrejambe :

« Si vos grosses mains ne pendaient pas le long de vos cuisses, on jurerait que les deux sont fourrées dans votre caleçon.

- Je ne porte pas de calcif. Je suis naturiste du sous-vêtement. Et vos yeux ne sont pas verts.

- Ah oui ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? minauda-t-elle en battant des paupières.

- Ma foi, si vous étiez une vraie rousse, vous auriez la peau plus pâle. Et les yeux verts je les ai déduits de votre fausse couleur et de votre coquetterie. Une rousse aux yeux verts c'est la pièce montée avec le chippendale à l'intérieur. »

Bodigar pouffa, donnant vie à ses splendides lolos. Ricky Bone prit une profonde inspiration et fixa son attention sur la corbeille à papier. Couché, Popaul, couché bon sang !

« Oups, on dirait qu'une troisième main s'est glissée sous votre pantalon », le taquina la fausse rousse avec un adorable petit rire.

Les yeux rivés sur une boule de papier imprimé, Ricky Bone dit :

« C'est vous qui bossez sur le meurtre du jeune Toussaint ?

- Exact. Et pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

- Ses parents m'ont embauché pour que je trouve son assassin. Non, rectification, que je l'élimine.

- Je croyais que vous exerciez la profession de détective privé ! se récria Bodigar.

- Tout à fait, mais ils l'ont confondu avec celle de tueur à